

Transmission

par Pierre-Marc de Biasi

Pour Hélène

C'est une des grâces étranges de l'existence : le destin de chacun prend forme au gré de quelques rencontres que les déterminations sociales, les inclinations personnelles et le hasard objectif placent, de loin en loin, le long de son chemin. Le moment venu, encore faut-il ne pas manquer le rendez-vous et savoir saisir ce qui est en jeu. Ça devrait être une affaire de délibération, mais dans l'immédiateté de la vie, c'est l'instinct qui décide. On admire ou non. On se sent proche ou non. Sans vraiment réfléchir, on offre sa confiance par empathie, à tort ou à raison. Il advient aussi que l'on croise la personne de bon conseil au bon moment : on en perçoit tout de suite l'évidence mais il faut ensuite des années de proximité et le recul d'une longue amitié pour en comprendre la richesse et le bien-fondé. Et, fatalité presque inévitable, c'est la disparition de cette personne qui nous force, en totalisant son image, à prendre la véritable mesure du rôle qu'elle a joué dans notre vie. Je voudrais essayer de dire, en forme d'hommage, ce que je crois devoir personnellement à Henri Mitterand. Je voudrais aussi croiser nos histoires individuelles : si Henri Mitterand a été pour moi un passeur si décisif et si éclairant, ce n'est pas seulement par ce qu'il a su me transmettre en termes de suggestions scientifiques et de méthodes ; c'est aussi par l'exemplarité de son itinéraire personnel : un modèle d'énergie, d'autonomie et de partage qui s'était construit et qui s'exerçait dans une véritable conscience politique de la transmission.

La transmission est d'abord une affaire de dette et il n'est pas facile de préciser ce que l'on doit aux autres. Quels autres ? Sa famille, l'école, des enseignants, des parents de substitution, des amis de rencontre, un syndicat, une religion, un parti politique, la société elle-même ? La réponse est complexe et multifactorielle. Toute transmission est à la fois *sociologique* à la façon dont Pierre Bourdieu a pu en analyser les inégalités et les modèles de reproduction, *philosophique* et *éthique* à la manière dont Jean-Paul Sartre a su montrer qu'elle exprime la liberté existentielle de s'engager, *psychologique* dans la mesure où chacun reste redevable d'une logique clivée de sa psychè qui le fait dépendre de son théâtre d'ombres, *médiologique* sous l'angle de vue technique des médiations, défini par Régis Debray, aux carrefours de l'organisation matérielle et de la matière organisée, mais aussi, à tous ces points de vue, profondément contextuelle et *historique*. La transmission fait l'Histoire, mais l'Histoire politique, économique, technique et culturelle métamorphose la transmission.

Forts de leur prévalence démographique, les jeunes gens nés en Occident après la deuxième Guerre mondiale, ont eu la sensation d'être intégralement responsables de leur choix, dans un monde à reconstruire et à réinventer où tout leur serait possible, y compris leurs plus hautes aspirations. Réaliser ses rêves était à portée de main, c'était une question d'énergie et de volonté individuelle. Faut-il y voir rétrospectivement la trace d'une idéologie parachutée d'outre-Atlantique avec le plan Marshall ? En partie peut-être. Oui, on admirait les libérateurs et, par rêve de modernité, on était déjà tous un peu américains. Mais, en France, quant aux valeurs fondamentales, on vivait surtout dans la mémoire de la Résistance et l'espoir d'une

Europe réconciliée. On n'avait pas le culte du dollar, on croyait à la culture et on préférait la République à une démocratie qui tolérait la ségrégation raciale. Fils d'un immigré italien antifasciste qui n'était même pas naturalisé, j'ai bien entendu subi quelques railleries sur mon identité de « rital », mais j'ai appris aussi dès l'enfance la chance de vivre en république dans un pays où l'école est laïque, gratuite et obligatoire, et dans une nation dont la devise promet à toutes et tous liberté, égalité et fraternité : « Si tu travailles bien à l'école, tu pourras faire de ta vie ce que tu voudras ». Même si Bourdieu avait raison en 1970 de rappeler que 1,2 % seulement des enfants du prolétariat rural entrait à l'Université, un bon tiers de mes camarades de khâgne à Louis-le-Grand provenaient de classes pauvres. Les autres en effet étaient fils de ministres, de hauts fonctionnaires ou d'industriels. Ce n'était pas l'égalité des chances mais l'heure était résolument à la méritocratie.

Cette méritocratie des années 1950-1970 existait bel et bien déjà dans l'Entre-deux-guerres sous la IIIe République, puis sous la IVe, comme le prouve, précisément, l'itinéraire d'Henri Mitterand qui n'appartenait ni à la bourgeoisie d'affaire ni à l'élite de la capitale. Petit-fils d'un sabotier du Morvan, né en Bourgogne, le 7 août 1928, fils d'un père cheminot et d'une mère couturière, Henri Mitterand réalise le rêve des Hussards noirs de la République : passionné de littérature, il fait de brillantes études au collège d'Avallon, puis au lycée de Dijon, entre en classes préparatoires à Paris au lycée Henri IV, puis intègre l'ENS de la rue d'Ulm et passe avec succès l'agrégation de grammaire en 1951. A cette date, où je venais juste de naître, son destin ne faisait que s'esquisser, mais l'ascenseur social avait démontré son efficacité en gravissant la rude pente du premier étage.

Moyennant un bel entêtement de l'impétrant, l'école publique, le collège, le lycée et l'Université avaient fait le job. Restait à deviner pour quoi faire. Car en 1951, Henri Mitterand, jeune agrégé de 23 ans, se trouvait statutairement destiné à une honorable mais obscure carrière d'enseignant du secondaire en province, sans plus. Intéressé par la recherche, il bénéficie d'un sursis de trois ans, pris en charge par le CNRS, à la Fondation Thiers (1952-1955), avant d'être nommé professeur au lycée de Melun (1955-1957). Il le quitte deux ans plus tard pour un poste d'assistant (1957-1962) puis de maître de conférence à la faculté des Lettres de Besançon (1962-1965) où il va se trouver plongé pendant huit ans dans une structure de recherche en plein essor. Depuis 1958, sous l'influence de Bernard Quemada, Besançon accueille un important centre d'innovation lexicologique où se croisent toute une nouvelle génération de linguistes comme Greimas, Jean Dubois, Henri Meschonnic, Guilbert, Roland Barthes, etc. sans oublier un aîné, Robert-Léon Wagner, qu'Henri Mitterand considère comme son maître.

A Besançon, les stages d'été réunissent plus de 2000 participants. Dans cette période, la grande Histoire interfère avec les sciences de l'Homme : la terrible répression soviétique qui s'abat sur Budapest en 1956 provoque un important afflux de réfugiés hongrois : des centaines d'étudiants, intellectuels et chercheurs demandent l'asile politique à la France. Beaucoup viennent se former à Besançon. Aidé par le CNRS, Quemada travaille à employer la technologie informatique émergente pour traiter automatiquement les données lexicales jusque-là classées manuellement. Cette expérience développée à l'ENS de Saint-Cloud est recyclée pour apprendre le français aux réfugiés à travers le Centre de Linguistique Appliquée (CLA). On est alors à l'orée du grand mouvement structuraliste qui va bouleverser le champ

des sciences de l'Homme : le « moment théorique » des années 1960-1980 se donnera précisément la linguistique comme modèle de discours scientifique.

C'est dans ce contexte qu'Henri Mitterand, tout environné de lexicologie et lui-même linguiste, reçoit de son maître, le grammairien Robert-Léon Wagner, une suggestion inattendue : s'intéresser de près à la saga zolienne des *Rougon-Macquart*. La qualification de « maître » est ici aussi juste du point de vue académique qu'à l'échelle de la relation personnelle : la nouvelle séquence de transmission se formule en termes de conseil adressé par un aîné gradé à son disciple récemment entré dans la carrière. Dans les années 1950, Robert-Léon Wagner, grammairien et professeur de littérature française, règne à la fois sur la faculté des Lettres de Paris (Sorbonne) où il enseigne depuis 1947 et sur l'École Pratique des Hautes Etudes (IVe section) où il est également devenu directeur d'études la même année. Né en 1905, il a 54 ans en 1959, tandis que son disciple en a 31. Quel est le message de Robert-Léon Wagner ? Vous êtes un excellent linguiste et vous pouvez continuer à développer vos talents comme lexicographe et grammairien, mais sans vous priver d'une ouverture littéraire. Intéressez-vous donc de plus près à un corpus encore trop mal connu et que vous connaissez bien : l'œuvre de Zola, souvent jugée de manière caricaturale ou simpliste à travers des stéréotypes et qu'il reste à interpréter scientifiquement. Et c'était vrai : Henri Mitterand était depuis longtemps un familier de l'œuvre ; c'est en plongeant dans l'univers romanesque de Zola que pendant l'adolescence il avait pris conscience des pouvoirs de la littérature à dire la réalité du monde, les contradictions qui déchirent la société, l'enfer de la misère, la politique et ses trahisons, le combat contre le mensonge et les injustices, mais aussi l'exigence de vérité, l'espoir, le rêve, la transfiguration.

On sait ce que la recommandation de Robert-Léon Wagner va changer au destin intellectuel d'Henri Mitterand, qui va bientôt devenir le grand spécialiste du corpus et l'organisateur en chef des travaux sur l'écriture et l'œuvre de Zola. Mais cette proposition ne s'est traduite par des conséquences si productives que parce qu'elle était elle-même accompagnée d'une injonction scientifique tout aussi décisive en matière de transmission patrimoniale : prendre contact avec le fils du romancier, le docteur Jacques Emile-Zola (1891-1963) qui détient une immense documentation autographe presque entièrement inédite et qu'il est prêt à mettre au service de la recherche. Henri Mitterand s'exécute et découvre en effet, grâce à la générosité de l'ayant-droit, une quantité considérable de documents de première main (correspondances, manuscrits de travail, notes, carnets, archives familiales, photos, articles de presse, etc.) qui renouvellent du tout au tout la lecture que l'on peut faire de l'œuvre, l'image de l'écrivain et de l'homme politique qu'avait été Emile Zola. Les résultats ne se font pas attendre : Armand Lanoux, chargé d'éditer le cycle des *Rougon-Macquart* à « La Pléiade », passe le relais au jeune Henri Mitterand qui va publier cinq volumes (entre 1960 et 1967) enrichis d'un *Album* (1963). Au moment où il termine cette édition monumentale, Henri Mitterand a quitté Besançon pour un poste de maître assistant à Reims (1965) puis à Paris (1968) avant de participer, comme professeur, à la grande aventure de la fondation de l'Université de Vincennes (1970-1978).

Aussi riche qu'elle fût, l'édition des *Rougon-Macquart* à La Pléiade était bien loin d'épuiser les fantastiques ressources documentaires du fonds Zola dont il s'agissait d'ailleurs d'inventorier les multiples composantes conservées ici et là. Son étendue et sa complexité impliquaient, pour être exploitées scientifiquement dans tous ses aspects, une véritable

équipe de recherche travaillant sur le long terme : avec détermination, Henri Mitterand en construit le programme et parvient à réunir autour de lui assez de jeunes chercheurs spécialistes de Zola pour bâtir le dispositif scientifique qui devient, sous son impulsion, en quelques années, le « Centre d'études sur Zola et le naturalisme » (1971), appuyé sur les « Cahiers naturalistes » qu'il dirige depuis 1964. L'entreprise prend un nouvel essor lorsque Louis Hay lui propose de rejoindre, à l'ENS, le Centre d'Analyse des Manuscrits (CAM), structure expérimentale du CNRS, soutenue par la Bibliothèque nationale, qui s'est donné pour mission de tester de nouvelles méthodes d'analyse et d'interprétation des manuscrits littéraires modernes sur quelques grands corpus. A côté d'une équipe Heine fondée par Louis Hay, le « Centre d'études sur Zola et le naturalisme » dirigé par Henri Mitterand vient renforcer une poignée de jeunes équipes de recherche travaillant à élaborer une nouvelle approche scientifique de l'écriture et de la création littéraire : Proust, Valéry, Aragon, Flaubert. Les résultats de ce collectif seront vite jugés si concluants et si prometteurs que la structure expérimentale du CAM finira par être transformée et élargie pour donner naissance, en 1982, à l'Institut des Textes et Manuscrits modernes (ITEM), laboratoire propre du CNRS puis UMR, que j'ai eu plus tard l'honneur de diriger.

C'est dans le cadre du CAM que j'ai fait la connaissance d'Henri Mitterand au printemps 1978, après un séminaire de la nouvelle équipe « Flaubert », qui se tenait le premier samedi de chaque mois à la Rotonde de la rue d'Ulm. Ce jour-là, c'était à mon tour de parler : je présentais les premiers résultats de ma recherche sur les manuscrits inédits de *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, en décrivant le dossier de genèse, ma méthode de classement, une esquisse d'analyse quantitative de l'écriture rédactionnelle et quelques cas d'interprétations intertextuelles surprenantes que seule l'étude des brouillons avait rendu possibles. C'est Babette – Raymonde Debray-Genette – directrice de l'équipe, et collègue d'Henri Mitterand à l'Université de Vincennes, qui lui avait demandé de venir m'écouter. J'étais évidemment très honoré par sa présence, mais sans être entièrement surpris car, à cette époque pionnière des recherches en génétique littéraire, c'était l'usage pour les chercheurs du CAM de participer de temps en temps aux séminaires des autres équipes. Nous vivions tous dans l'effervescence du « moment théorique » et nous avions conscience d'être en train de fonder une nouvelle discipline. Les outils conceptuels et les techniques d'analyse étaient en pleine élaboration, on comparait les approches et les notions. De plus, que le directeur du Centre Zola vienne faire un tour chez les flaubertiens, cela paraissait somme toute assez naturel.

Ce que j'ignorais, c'était que Babette, en invitant Henri Mitterand à venir participer au séminaire, avait une idée derrière la tête : me forcer à une discussion de fond avec lui pour mettre de l'ordre dans mes projets d'avenir. Elle fondait beaucoup d'espoirs sur ma recherche doctorale, mais elle trouvait, sans doute avec raison, que je courais trop de lièvres à la fois, que je n'avais pas de plan de carrière assez clair et qu'il serait bon que j'en discute avec quelqu'un capable de m'aider à prendre les bonnes décisions. Et dans mon cas, selon elle, ce quelqu'un ne pouvait être qu'Henri. A la fin de la matinée de travail, je me suis donc retrouvé, pour le déjeuner traditionnel de l'après séminaire, à la terrasse de notre restaurant habituel, à deux pas de l'Ecole ; mais ce jour-là, à la différence des autres fois, ma place était en bout de table, juste en face d'Henri Mitterand... Babette avait décidé du plan de table, elle nous avait installé un peu à l'écart des discussions collectives, on pouvait se parler tranquillement, et je n'avais littéralement aucune échappatoire. Ce déjeuner, prolongé

d'innombrables cafés, ne s'est terminé que trois heures plus tard, bien après le départ des autres convives. Impossible de résumer nos échanges, mais ce moment de discussion a été pour moi une expérience cruciale et vraiment déterminante à l'issue de laquelle j'ai eu la sensation d'un nouveau départ : d'en savoir beaucoup plus long sur ce que je voulais devenir, sur ce que je pourrais réaliser et sur la manière d'y parvenir, sans renoncer à aucune de mes aspirations.

Henri m'a parlé de la recherche, de son propre itinéraire, du CNRS, de Vincennes, de la situation politique, de l'art contemporain... Il m'a interrogé sur mes ambitions, sur ce qui comptait le plus pour moi, en détaillant la meilleure manière, selon lui, d'inscrire durablement mes projets dans l'institution... Une impression d'ordre et de clarté, alliée à une bienveillance totalement désintéressée, émanait de sa parole et de son regard. L'intensité de cette première rencontre a été pour moi un choc, mais je me suis vite rendu compte, par la suite, qu'Henri Mitterand était simplement toujours comme cela. La maïeutique, l'empathie exigeante, l'attention à autrui, l'heuristique opérationnelle, l'énergie communicative, la résolution des contradictions, l'esprit d'entreprise, la visée de l'essentiel, l'intransigeance des principes, une méfiance soutenue envers le dogmatisme, l'instinct de la vérité étaient sa façon habituelle de traiter les questions.

Au moment où ce déjeuner a eu lieu, Henri Mitterand se préparait à quitter la jeune et turbulente Université de Paris VIII-Vincennes, dont il avait été l'un des fondateurs, pour rejoindre la non-moins récente mais un peu plus sage Université de Censier, Paris III Sorbonne-Nouvelle. Il avait 49 ans et moi 27. Il était professeur des Universités, chercheur, auteur et éditeur, spécialiste indiscuté de Zola, linguiste et grammairien accompli, aurolé de toutes les qualités de savant, de théoricien et d'intellectuel engagé, déjà bien connu outre-Atlantique. Quant à moi, je venais juste d'achever mes années d'études à l'ENS en philo et en littérature. Parallèlement, j'avais étudié l'architecture et la sculpture aux Beaux-Arts, notamment dans l'atelier de César. J'avais passé l'agrégation des Lettres modernes deux ans plus tôt et les nouvelles méthodologies de recherche en littérature m'intéressaient, tout spécialement les relectures sociocritiques du XIXe siècle : j'avais publié deux articles sur Musset et Balzac dans la revue *Littérature*, commencé sur les manuscrits de Flaubert une recherche doctorale d'un type nouveau qui me passionnait parce qu'il y avait tout, méthodologiquement, à inventer et que l'on découvrait vraiment du nouveau. Mais je faisais aussi activement de la peinture, j'avais un atelier à Paris où je travaillais tous les jours et je commençais à exposer avec un certain succès en Allemagne. Par curiosité théorique, avec des amis, je préparais à Saint-Charles une autre agrégation, qui venait juste d'être créée, celle des Arts plastiques, juste pour approfondir mes connaissances en histoire de l'art, sans la moindre ambition de devenir enseignant.

Au total, je me sentais plus le désir de devenir peintre ou sculpteur que professeur de lettres ou d'arts plastiques. Mais, dans l'obligation où je m'étais trouvé, comme tout normalien, de répondre aux injonctions du Ministère, j'avais déniché, à titre provisoire, depuis la rentrée 1977, un poste d'enseignement et de recherche en linguistique spécialisée qui me forçait à travailler sur des sujets totalement nouveaux pour moi, comme l'aphasie et les maladies du langage, mais avec des horaires très intégrés qui restaient presque compatibles avec mes autres activités de doctorant et d'artiste. C'était quand même assez acrobatique et je sentais venir le moment où il me faudrait me résoudre à faire un choix douloureux. Bref, je me

trouvais à la croisée des chemins, je parvenais tant bien que mal à tout mener de front, mais – Babette ne s'était pas trompée - j'avais impérieusement besoin des conseils avisés d'Henri.

Son diagnostic a été limpide et sans appel : la pire solution serait de choisir, c'est-à-dire de renoncer. Vous pouvez tout faire, - de la recherche en littérature et des arts plastiques - et même vous le devez, en essayant de comprendre ce qui se joue de l'un à l'autre dans votre travail. Pour la peinture, continuez à peindre et à exposer, professionnellement, autant que vous le pourrez et en toute liberté. Pour la recherche, vous n'y parviendrez qu'à la condition de faire une thèse digne de nom, c'est-à-dire qui fasse date pour votre spécialité : dans l'esprit de ce que vous nous avez dit ce matin, ça devrait aller. Ensuite, il faudra vous armer de patience, poursuivre vos recherches et vous donner un programme rigoureux de publications qui vous permette, le moment venu, d'inscrire votre travail de chercheur dans le cadre professionnel d'un poste, au CNRS ou à l'Université. C'était la sagesse. Je n'avais plus qu'à m'exécuter. Ce qui fut dit fut fait.

Dans ses travaux sur le « chevaleresque » Robert-Léon Wagner rappelait que, dans la tradition féodale, l'« hommage » est le devoir que le vassal est tenu de rendre à son suzerain, et qu'il s'agit d'une convention, propre au renouvellement, qui interdit toute rivalité entre deux hommes libres. Henri Mitterand s'en est pleinement acquitté envers son maître. C'était mon devoir de témoigner à mon tour publiquement ma reconnaissance pour ce qu'il m'a appris sur moi-même, pour ce qu'il m'a librement transmis en termes d'exigence scientifique et pour tout ce qu'il m'a fait comprendre sur l'engagement que contient l'impératif de transmission.

Directeur de recherche émérite au CNRS, critique et éditeur, Pierre-Marc de Biasi est spécialiste de Flaubert et de critique génétique. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, de trois cents émissions pour France Culture et de plusieurs films pour Arte. Il poursuit depuis 1977 une recherche créative en arts plastiques qui a donné lieu à une cinquantaine d'expositions, sept réalisations pour la commande publique, des performances et des films d'artiste.